

dirent religieusement cette belle partition, dirigée avec une profonde compréhension par M. Vuataz.

Les chœurs de la Schola de Nantes, stylés par Mme Le Meignen chantèrent avec une conviction et un goût parfaits.

Quant à l'orchestre, il était composé d'une pléiade d'artistes de premier ordre, solistes de grande valeur pour la plupart et familiarisés avec cette musique de Georges Migot, à la fois si riche et si subtile.

M. HENRION.

////// **OUVERTURE** de Georges Auric. *Le Chant du Monde* (Paris) et I. N. R. (Bruxelles).

Il nous paraît intéressant de nous attarder un moment sur la signification de cette belle page symphonique, écrite pour le premier concert de *Chant du Monde* et jouée depuis par la radio belge.

L'*Ouverture* de Georges Auric pose une fois de plus l'éternel problème du *plaisir musical* et le résout victorieusement.

Il y a des années que je ne cesse de lutter ici même contre un certain *hédonisme musical*, né des fatigues de la guerre, vers 1920, et d'une forme d'esprit particulière aux disciples de Satie. Serge de Diaghilew y fut aussi pour quelque chose, les soucis, la maladie et les approches de la mort ayant donné à ce grand homme le goût des amusements faciles, des farces et des parodies.

Les élèves de Mlle Nadia Boulanger, profitant de l'absence de leur maître, organisent un grand *chahut musical*. Je vous laisse le choix du programme, facile à composer. Vous commencerez par le *Chapelier dont la montre retarde*, et s'il vous plaît de finir par le dernier *Concerto* de Strawinsky, personne ne s'apercevra du fait que ce n'est pas drôle.

Pourquoi Molière nous fait-il rire ? demandaient les examinateurs à la dernière session du bachot. Il fallait leur demander : *Pourquoi nous fait-il rire encore ?* Alors que les Alphonse Karr et les Aurélien Scholl dorment ensevelis dans la poussière ; et que le Sacha Guitry d'il y a deux ans rend déjà un son funèbre...

Revenons à l'*Ouverture* d'Auric. Nous y retrouvons le brio, la verve, la fantaisie charmante de *Concurrence* et des *Matelots*. Avec quelque chose en moins et quelque chose en plus. Auric, après plusieurs années de silence, a dépouillé le jeune homme qu'il était. Finies les incartades orchestrales, les plaisanteries littéraires, les facéties d'école et de salon. La pensée musicale demeure abondante, jaillissante. Mais elle s'est, plus par le lent travail des années que par un effort volontaire, éclaircie, purifiée. Il y a dans cette *Ouverture* un élément direct, authentique qui nous touche profondément.

La forme musicale de ce morceau est aussi originale qu'elle est réussie : deux thèmes, deux dessins rythmiques partent en même temps, fusent dès les premières mesures, et se développent l'un à côté de l'autre, demeurant toujours reconnaissables. Ainsi procèdent les *Inventions* à deux voix, les préludes des grandes *Suites anglaises* ou *françaises*. C'est une vraie joie pour les sens et pour l'esprit, de suivre deux jolies idées, au gré d'un 2/4 très rapide et animé. Un thème rêveur, sur un rythme

ternaire, vient interrompre ce treillis sonore. Ce thème est confié aux cors, qui l'exposent sous les trilles des bois et des cordes. Bientôt les éléments du début repa- raissent, se croisent, se superposent comme les tiges d'un feu d'artifice. Cela tient du *Rondo* classique, de la toccata à la Frescobaldi et de l'ouverture de *Sémiramis*. Et c'est très nouveau quand même ; et c'est exquis.

Je disais récemment ici même, à propos du *Nouvel Age* d'Igor Markévitch, que cette musique retrouvait le contact direct et « rétablissait la communication » entre le compositeur moderne et ses auditeurs.

Sur un tout autre plan, dans un climat aux antipodes de celui de Markévitch, à une altitude très différente, cette *Ouverture* de Georges Auric établit, elle aussi, ce contact. Il ne s'agit plus d'« air entendu », de divertissement de cénacle, ni de gloses plus ou moins littéraires.

Cette musique ne prétend qu'à nous plaire. Or, elle nous plaît pour des raisons, oserai-je dire, ontologiques. Parce que telle est sa manière d'être. Et c'est ce qui importe.

Il y a de grandes chances pour qu'une telle œuvre, charmante, délicate, spiri- tuelle, soit aussi une œuvre durable.

Léon KOCHNITZKY.

//// FRANZ ANDRÉ DIRIGE L'ORCHESTRE NATIONAL.

Les amateurs de la Radio connaissent bien le nom de Franz André, premier chef d'orchestre de l'I. N. R. belge (Institut national de Radiodiffusion). Ancien violoniste, André connaît toutes les arcanes du métier, et c'est pas à pas qu'il a conquis le haut poste qu'il occupe actuellement. Les espoirs qu'on a mis en lui n'ont pas été déçus, il remplit ses fonctions avec maîtrise. Mais il ne lui suffit pas d'être un magni- fique conducteur d'orchestre, précis dans l'étude, enthousiaste à l'exécution, sobre et brillant tout à la fois, il a compris la mission véritable du chef qui doit faire aimer la musique, *toute* la musique à ses auditeurs. Au lieu de songer à son succès personnel en rabâchant les mêmes symphonies ou poèmes symphoniques à effet, Franz André s'attache à faire revivre les œuvres du passé injustement oubliées et à révéler, les œuvres contemporaines, les talents nouveaux. Pareille attitude est courageuse, sur- tout à la Radio ; aussi, le programme qu'il a dirigé à la Salle Gaveau était-il du plus haut intérêt. D'abord, les *Danses villageoises* de Grétry, que nous n'avons guère le plaisir d'entendre souvent ; puis, une série d'œuvres contemporaines dont la *Ronde burlesque* de Schmitt, la magnifique et prophétique *Course de Printemps* de Kœchlin, le *Concerto* pour piano de Milhaud (dans l'interprétation sensible et intelligente de Paul Collaer), nous étaient déjà connus. Le *triomphe de la sensibilité*, musique de scène pour la pièce de Goethe, nous montre tout le côté artificiel de Krenek qui traite une valse banale sur le mode schönbergien, mélange Bach et le café concert viennois. On se demande comment on ait pu attribuer la moindre importance à ce musicien, certes doué, mais qui n'a jamais été capable d'écrire deux pages dans le même style. Il faut le génie d'un Strawinsky pour réussir ce tour de force et pouvoir élever jus- qu'au chef-d'œuvre, les rengaines ou les flon-flon de *Pétrouchka* ou de *l'Histoire du soldat*. C'était la seule erreur de ce programme qui nous a encore révélé le *Chant*